

Oscar Niemeyer, l'Algérie

Dans le cadre d'une étude qu'il consacre au Brésil, Smaïl Hadj Ali s'est entretenu avec l'architecte brésilien Oscar Niemeyer à Rio de Janeiro, à la fin du mois d'août 2005.

En 1962, l'indépendance acquise, l'Algérie devint une terre d'accueil et d'asile, et Alger plutôt que la «Mecque des révolutionnaires», formule consacrée de l'époque, la New York des révolutionnaires. Cité cosmopolite, ouverte sur le monde, elle hébergeait alors des femmes et des hommes, qui de l'Angola au Brésil, de l'Afrique du Sud au Portugal, de la Palestine aux Black Panthers et au Mozambique combattaient le colonialisme, l'apartheid, le salazarisme, le racisme et les dictatures golpistes d'Amérique du Sud. Cette solidarité, la première Constitution, née de l'indépendance et rédigée en 1963, la rendait ainsi : «La République algérienne garantit le droit d'asile à tous ceux qui luttent pour la liberté.»⁽¹⁾

C'est dans ce contexte de résistance, de «tiers-mondisme» et de lutte anticolonialiste que cristallisera, par les arts, la musique, les chants et les danses, le Festival panafricain en 1969, alors que les pays du «Tiers-Monde» étaient des acteurs de l'histoire, qu'Oscar Niemeyer est sollicité par l'Algérie.

En 1967, trois années après le coup d'Etat militaire contre le président João Goulart, persécuté et empêché de travailler par la dictature militaire, il s'exile. Résidant à Paris, il reçoit un coup de main d'André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles de Charles de Gaulle, qui lui obtient un décret l'autorisant à exercer son métier en France. «Mais, nous dit-il, je n'ai jamais travaillé pour l'Etat français.» Fidèle à lui-même et à ses amis, parmi lesquels Castro, l'inventeur de Brasilia⁽²⁾, et d'une esthétique des courbes, n'a jamais renié son engagement politique ni son idéal révolutionnaire. Cette constance, dans et de l'idéal révolutionnaire, n'altère et ne limite en rien son immense largesse d'esprit et sa créativité artistique hors du commun, contrairement à ce que des esprits étroits et chagrins peuvent penser.

«Une douceur particulière»

Ici, l'océan, les collines et le ciel se combattent et s'épousent, s'affrontent et s'enlacent dans une perpétuelle débauche de lumières et de luxuriance végétale. Rares sont les villes si profuses en plages, en baies et en flore prodigieuses. Génésique, la nature guette la moindre négligence pour réoccuper ses espaces perdus. Douce comme une mélodie de Cartola ou de Jobim, envoûtante et vibrante comme sa samba, excessive comme les chansons de Bezzerá, telle est cette cité déboussolée et endurcie par une violence urbaine qui empoisonne d'abord la vie de ceux qui vivent de leurs maigres salaires. Incapable de combattre la pauvreté, la ville de la bossa nova, du carnaval, de la créativité artistique la plus foisonnante, et des favelas avec vue inexpugnable sur mer, sorte de pieds de nez des pauvres faits aux puissants, rêve encore à sa splendeur passée de capitale déchue. La gaieté et la joie demeurent malgré tout chez les Cariocas, alors qu'ici et là surgissent des condominiums, sortes de résidences médiévales new-look pour nouveaux riches apeurés que protègent, simulacres de ponts-levis, portes électroniques, murs surmontés de vidéos-surveillance et de miradors. Pour autant, on ne se sent pas étranger à Rio, et d'une manière générale au Brésil. Probable-



Oscar Niemeyer et Smaïl Hadj Ali.

ment à cause de son métissage, mais aussi en raison de l'absence de tous préjugés à l'égard de l'Autre, de l'étranger. C'est dans cette mégapole, qui le chérit et qui porte en elle, tranquillement, nombre de ses ouvrages, tels le sambodrome dédié au carnaval, la gare maritime qui relie Rio à la ville de Niteroi où se trouve le Musée d'art contemporain, «ovni» survolant la baie, ou encore le siège de sa Fondation, que naquit en 1907 Oscar Ribeiro de Almeida de Niemeyer Soares.

«C'est un nom métissé, me dira-t-il : Ribeiro le Portugais, Almeida l'Arabe, Niemeyer l'Allemand. Il y a aussi de l'Indien et de l'Africain en moi. J'en tire une tranquille fierté. C'est aussi cela qui me fait aimer le Brésil, son métissage, notre métissage. C'est ce mélange qui donne à ce pays cette douceur si particulière.»

«Tortura nunca mais»

Il est 9 heures du matin, je me trouve face à l'un des plus vieux immeubles, de petite taille, situé sur l'interminable et célèbre Avenida Atlantica, gagnée sur l'océan, comme d'autres parties de Rio. C'est là, au dernier étage, que se trouve le lieu de travail de l'un des plus grands architectes du siècle passé et de celui qui commence. Etre au bord de la plage de Copacabana ne donne pas forcément droit au soleil, à l'azur du ciel et aux belles naïades cariocas nageant dans les eaux de l'océan. Attention stéréotypes !!!

Le temps est au gris et le ciel est bas, si bas qu'«il fait l'humilité». Un crachin, la fameuse garoa, tenace et tiède, ajoute à la brume océane qui enveloppe la baie. Au loin, spectrales, les petites montagnes sensuelles, les morros, dont les formes sont si présentes dans l'architecture de courbes libres, celles des vagues et des femmes, grâce auxquelles le maître a su poétiser le béton. Dans un moment, le temps d'un «cafezinho», l'équivalent d'un «fendjel qahoua» d'Alger, je serai face à ce lutteur infatigable, presque centenaire, dont l'architecture est non seulement rupture avec l'hégémonie de l'angle droit, mais aussi songe et fantaisie. C'est dans une modeste pièce, qui est aussi son espa-

ce de travail, que cet arpenteur de courbes me reçoit. Les rendez-vous officiels, nombreux, liés à ses projets architecturaux se déroulent dans une grande pièce circulaire, spacieuse, lumineuse, ouverte sur la baie. Sur les murs blancs, un environnement de croquis, d'esquisses de corps féminins et d'inscriptions, dont l'une condamne la torture, «Tortura nunca mais» : plus jamais la torture. Je lui offre le livre *L'Arbitraire*, témoignage sur la torture, du poète communiste algérien Bachir Hadj Ali, dans les prisons de l'Algérie indépendante. Poinçonnée de mains chaleureuse. Très vite, l'entretien en portugais du Brésil, rendu dans toute sa saveur et ses couleurs, par Flavia Nascimento, et quelquefois en français, devient conversation amicale, fraternelle, ponctuée par une blague décapante ou une vive protestation contre l'état du monde. J'ai conscience de vivre des moments précieux, rares et privilégiés. L'Algérie, son peuple, le colonialisme, l'exil, le Brésil, la révolution. Ce mot est inaltérable pour cet homme, pour qui celle-ci est mouvement et novation. Bien entendu, il sera aussi question de son art, de ses réalisations architecturales et de ses projets, dont celui de la Mosquée d'Alger.

La rencontre avec l'Algérie

«Je suis arrivé en Algérie au bon moment, quelques années après la victoire contre la colonisation. Il y avait encore beaucoup de bonheur, de joie, et une certaine gravité, face aux besoins énormes du peuple algérien que les colonialistes avaient méprisé. Je pense qu'on oublie cela. J'y ai trouvé la meilleure des solidarités. J'ai aimé ce pays, j'ai gardé de l'affection pour lui. J'ai adoré la ville d'Alger si lumineuse et accueillante, avec sa baie, ses criques, ses plages de galets et de sables blonds, la Méditerranée si riche de cultures, d'histoire, et de mystères. Et puis il y a sa Casbah, construite au XVI^e siècle, je crois. C'est un très beau patrimoine, avec ses petites mosquées, ses mausolées, ses maisons blanches presque aveugles pour se protéger du vent. Je m'y suis souvent promené, monté et descendant ses escaliers, ses ruelles

Je ne savais pas que cette université avait été l'objet en 1992 d'un attentat à la bombe commis par les terroristes fondamentalistes. C'est une bombe contre la connaissance dans un pays qui a combattu l'obscurantisme colonial. L'Algérie ne mérite pas ça, pas plus que l'isolement dans lequel elle s'est retrouvée dans sa lutte contre les terroristes.

Entretien réalisé par Smaïl Hadj Ali

qui donnent sur la mer. Ce fut aussi un lieu de luttes pour la libération.

La victoire des Algériens contre le colonialisme français a été un moment inoubliable pour moi. Cette victoire fut celle de l'humanisme contre l'oppression coloniale. Un tel combat mérite le respect. Mais il y a aussi celui des Algériennes. Leur combat armes à la main, leur résistance, leur courage face aux oppresseurs. J'ai eu le grand plaisir de passer de très bons moments avec une ancienne résistante algérienne ici, à Rio. Elle avait été condamnée à mort par les autorités françaises⁽³⁾. De telles choses sont des faits rares dans l'Histoire des luttes pour la liberté, la dignité. Elles honorent non seulement le peuple algérien, mais aussi le monde entier. Les personnes que j'ai pu rencontrer en Algérie voulaient faire de belles et grandes choses pour leur pays. Il fallait répondre aux attentes, aux aspirations, aux manques, aux frustrations engendrées par la domination coloniale, dans un pays où ce qui avait été construit ne profitait pas aux Algériens.»

L'université de Constantine : «Un défi architectural»

«Le chef d'Etat algérien, Boumediène, souhaitait me rencontrer. Il avait pris connaissance de mon travail. Nous avons eu d'excellentes relations. Je peux dire, aujourd'hui, qu'il m'a offert la protection de l'Algérie pendant toute la période où j'ai vécu exilé en Europe, à cause de la dictature dans mon pays. Un jour en me recevant dans son bureau il m'a dit : «J'aimerais tant que tu deviennes mon conseiller pour les questions architecturales.» Je garde aussi un excellent souvenir du ministre de l'Enseignement supérieur, Benyahia, un homme remarquable. Il m'a beaucoup aidé et soutenu dans le cadre du projet de l'université de Constantine. Nous avons beaucoup sympathisé et sommes devenus amis. Nous nous voyons avec beaucoup de plaisir, à chaque fois que l'occasion s'y prêtait. Malheureusement, il est décédé trop tôt dans un accident d'avion⁽⁴⁾.

J'ai rencontré de nombreuses fois le chef de l'Etat. Nous discutons de tout, et bien sûr des projets en cours, parmi lesquels l'Université des sciences et technologies d'Alger, de l'Ecole polytechnique d'architecture et d'urbanisme d'Alger et bien sûr de l'Université de la ville de Constantine à l'est du pays. Il y était aussi question d'autres projets, telles qu'une salle omnisport au sein du complexe olympique d'Alger, d'un centre civique d'Alger, et du plan de réaménagement d'Alger, appelé aussi «plan du nouvel Alger». En ce qui concerne l'Université des sciences et technologies d'Alger, j'ai eu quelques désaccords avec les autorités, car mon idée n'a pas été acceptée et je ne m'y suis donc pas impliqué. Parmi tous les projets réalisés, celui de l'Université de Constantine tient une place particulière, pour plusieurs raisons. D'abord c'était un défi architectural.

Je voulais que le béton obéisse à mon esthétique dans le cadre du relief dramatique et accidenté de Constantine, une ville accrochée à un rocher, et comme suspendue dans le vide. Au Brésil, ce fut le cas, entre autres, pour Brasilia, j'incite, j'encourage pour mes projets, les ingénieurs brésiliens à surmonter leurs limites et celles de la matière. C'est comme cela que les choses avancent.